

Silvina Ocampo

Inventions du souvenir



Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Anne Picard

des femmes
Antoinette Fouque

Silvina Ocampo

Inventions du souvenir

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Anne Picard

Édition d'Ernesto Montequin

des femmes
Antoinette Fouque

Titre original : *Invenções del recuerdo*

Editorial Sudamericana/Lumen, Buenos Aires, Argentine, 2006

© 2006, ayants droit de Silvina Ocampo

© 2021, *des femmes*-Antoinette Fouque

pour la traduction française

33-35 rue Jacob, 75006 Paris

www.desfemmes.fr

EAN PDF : 9782721008886

EAN PNB PDF : 9782721008909

AVANT-PROPOS

J'ai été et je suis la spectatrice de moi-même...

S. O. « Acte de contrition »

Dans un entretien de 1979, Silvina Ocampo a défini *Inventions du souvenir* comme « une histoire prénatale » dont la protagoniste était la petite fille représentée sur la couverture de notre édition. Loin de tout élan confessionnel, son écriture semble avoir été guidée par un désir impérieux de découvrir et de retenir la somme d'expériences précoces, pour certaines prématurées, qui forgèrent son imagination et sa sensibilité. Un dessein similaire conduisit William Wordsworth – qui écrivit « l'enfant est le père de l'homme » – à entreprendre la rédaction de *The Prelude*, vaste autobiographie en vers, centrée sur ses années d'enfance et sa première jeunesse, qui ne fut publiée qu'en 1850, à titre posthume. Cette œuvre n'est pas la seule autobiographie en vers que nous offre la littérature anglaise dont, rappelons-le, Silvina Ocampo fut une lectrice et une traductrice assidue. Son

contemporain, John Betjeman, fit ainsi également le choix de relater ses souvenirs d'enfance en vers libres dans *Summoned by Bells* (1960), où un humour implacable éloigne toujours le risque de sentimentalisme ou de solennité. Par ailleurs, il nous faut bien sûr mentionner les *Autobiographic Sketches* (publiés en 1853) de Thomas De Quincey. Certes ce texte a été rédigé en prose mais ne point le considérer comme de la poésie reviendrait à se soumettre aveuglément à la tyrannie des genres¹.

Comme *The Prelude*, *Inventions du souvenir* est composé de fragments écrits à différentes époques : les premiers remontent approximativement à 1960, les derniers à 1987. L'ordre des souvenirs n'obéit pas à une chronologie stricte mais il possède une cohérence narrative secrète qui ne peut procéder que d'un talent poétique infaillible.

Certains des épisodes relatés dans *Inventions du souvenir* figurent parfois dans des poèmes et des nouvelles de l'autrice. Nous laissons au lecteur de plaisir de les retrouver. Il convient toutefois de signaler que si les descriptions – de personnes, d'objets, de sentiments – ont généralement l'implacable précision d'un inventaire, la plupart des noms ou des références réelles ont été modifiés, ou brouillés, par l'autrice. Dans un cas au moins, le sexe d'une personne a même été transformé : Clara, la sœur de Silvina Ocampo, qui mourut à douze ans

¹ En collaboration avec Patricio Canto, Silvina Ocampo a traduit différents fragments d'*Autobiographic Sketches* : « Aflicción de la niñez », *Sur*, n° 112, février 1944, p. 59-74. (Note d'Ernesto Montequin.)

d'un diabète de l'enfant, reçoit ainsi dans ces pages un prénom archangélique, Gabriel.

Afin de préciser les époques que recouvrent ces souvenirs et de pouvoir les situer dans les contextes où ils se sont déroulés, il convient d'avoir certains éléments présents à l'esprit. Silvina Ocampo est née le 28 juillet 1903 dans la maison située au 550, rue Viamonte, face à l'église et au couvent de Las Catalinas. Ses parents étaient Manuel Silvino Ocampo (1860-1930), architecte et ingénieur, et Ramona Aguirre (1866-1935) : tous deux appartenaient à de grandes familles de la haute société argentine. Silvina avait cinq sœurs, nées avant elle : Victoria (1890-1979), Angélica (1891-1980), Francisca (1894-1967), Rosa (1896-1968) et Clara (1898-1911). Un jour elle déclara qu'en tant que cadette, durant toute son enfance, elle s'était sentie « *l'et cetera* de la famille ».

La « tribu » Ocampo (le terme est employé par Victoria, la sœur aînée, fondatrice de *Sur*) était nombreuse et se trouvait disséminée dans un territoire compris entre les rues Florida, Viamonte, Tucumán et Lavalle – c'est-à-dire au cœur de Buenos Aires. Deux autres maisons étaient adossées à la maison natale du 550, rue Viamonte ; elles communiquaient par des ouvertures et des patios. Dans la première, vivaient les quatre grand-tantes Ocampo, qui étaient toutes célibataires ; dans la seconde, un de leurs grands-oncles, Narciso Ocampo, sans doute le propriétaire des chiens et des canaris évoqué dans *Inventions du souvenir*. Au coin enfin, rue San Martín, était installé le bureau de Manuel S. Ocampo. Au troisième et dernier étage des

trois maisons se trouvaient les dépendances des domestiques où Silvina passait une grande partie de son temps. Les édifices n'étaient pas très anciens (ils avaient été construits vers 1895) ; l'ensemble devait être imposant : les vingt-quatre balcons, sans compter les mansardes, donnent une idée approximative des dimensions.

En été, la famille se transportait à la Villa Ocampo, dans la demeure de San Isidro construite en 1890, dont les terres arrivaient alors jusqu'au fleuve. Ils séjournaient également à la Rabada, la propriété que Manuel Anselmo Ocampo, le grand-père de l'autrice, possédait à Pergamino, au nord-est de Buenos Aires (dans notre texte, elle est située à Arrecifes).

En novembre 1908, toute la famille partit pour la France et s'installa à Paris (ils y avaient déjà séjourné en 1896). Ce séjour dura presque deux ans. Ils logèrent à l'hôtel Majestic (19, avenue Kléber) ; c'est là que naquit le goût de Silvina pour le dessin et la peinture. Durant l'été européen, ils passèrent quelques jours à Biarritz, à l'Hôtel du Palais. La famille Ocampo regagna Buenos Aires au début de l'année 1911 ; quelques mois plus tard, après une brève convalescence, Clara Ocampo mourut.

Concernant les critères de transcription et d'établissement du texte, nous avons corrigé les erreurs les plus évidentes en tâchant de respecter, aussi fidèlement que possible, la ponctuation et la syntaxe de l'autrice. À la fin de ce volume, le lecteur trouvera une note sur le texte où sont précisés les matériaux dont nous avons disposé pour préparer la présente édition.

Dans l'obscurité consécutive
lointaine comme Gilgamesh¹,
dans la nuit de la mer, nue
comme Palinure²,
dans le miroir
comme Pao Yu³,
errant dans la maison sous les tapis
comme Odradek⁴,
elle tente de fuir, elle reste
partout, nulle part.
Elle fuit, elle est restée.
Elle cherche Dieu.
Ce qui aujourd'hui lui est si familier
peut ne pas l'être pour les gens
qui vivent très loin
en Russie ou en Inde,
en Chine ou en Grèce.
À quoi bon inventer!
Plus étrange est ce qui est réel.
Les sirènes du port,

¹ Toutes les notes de la traductrice sont regroupées en fin de volume.

le palmier,
la médaille mangée par ses baisers,
le lion et le rubis,
les cloches d'une église,
le tramway qui passe, des canaris qui chantent dans un
[patio, tout fous,
au milieu d'orangers amers, le hochet,
le tricycle, la toupie, les hamacs impatientes
pourraient être en profusion exotiques ;
Palermo⁵, *l'Arbre du Pardon*⁶, le Pavillon des Lacs⁷
abritant une poule dans une cage en verre
qui pour un centime
pond des œufs pleins de friandises ;
le Jardin botanique est loin,
mais profonde la proximité de ce lieu
qui dans sa vie va être important
tout comme l'amour,
les visages et les livres.

Le lac amassait des trésors, chiffons, papiers, *tarariras*⁸,
[bouteilles cassées,
pots, assassins morts, cygnes et roses, là où avait vécu
[Rosas⁹,
enfants qui aiment l'eau
et jeter des choses,
nids de fourriers¹⁰ qui regardent
comme les tournesols le lever du soleil.

Dans la ville natale, qui porte un nom si contradictoire,
dans la rue Viamonte,
face à une église (avec des grilles, un monastère,
un palmier, le fleuve, une boutique)
un chien a aboyé,
en pleine campagne
il paraissait très loin :
l'aboïement d'un chien est souvent ainsi.
Dans la boutique obscure il y avait toujours,
constante, une odeur de maté, de tabac,
de vin et d'humidité,
et le chocolat doux, son trésor
et la confiture de lait en tablettes,
qui avaient un goût de maté,
et des lueurs dorées sur la sciure au sol
de toutes les couleurs.
Une femme grimpée sur une échelle en fer
a étendu son petit linge lavé
qui sentait bon le savon d'Espagne et le soleil,
sur une corde ;
volaient au vent ces créatures
au soleil étendues, vaillants pantalons
tendres serviettes, fragiles caracos
à jours, à festons et à dentelles amidonnées.
Une ville
avec patios, vestibules et terrasses
brillait sur le verre froid des fenêtres,
comme les figurines d'un cahier,
avec une fine et luisante poussière d'or
issue des grands papillons bleus

qu'on trouve au Brésil, pour faire des tableaux
irisés et fugaces :
toutes ces images sont gravées
dedans ce gris, cœur prénatal.

On lui apprit à parler
en suivant le *Lexique pour bébés*
qui venait de paraître.
Quand on lui donna le livre, elle demanda :
– C'est pour quoi faire ?
– Pou leli, lui répondit-on.
Après les *u u u u u us* qu'elle prononça,
après les *a a a a a ah ah ah*
après les *oh oh oh oh oh*,
les *gue gue gue*,
les *re, re, re*
qu'elle prononçait correctement
elle se mit à divaguer :
elle dit soupe, on corrigea : sousoupe ;
elle dit voiture, on corrigea : tuture ;
elle dit chaussures, on corrigea : saussures ;
elle dit caca, on corrigea : popo ;
elle dit ventre, on corrigea : bedon ;
elle dit main, on corrigea : mimine (on dit *Comme ma*
[*mimine est jolie*]) :
elle dit ail, on corrigea : aïe ;
elle dit chien, elle a enfin dit chien !
on corrigea : ouah-ouah,

(*quel adorable ouah-ouah*);

elle dit chat, on corrigea : minou, minou

(*quel joli minou*);

elle dit cheval, on corrigea : dada ;

elle dit horloge, (ça lui coûta tellement qu'elle en bava
[de satisfaction),

on corrigea : tic-tac, tic-tac ;

elle dit ça fait mal, on corrigea : bobo ;

elle dit sommeil, on corrigea : dodo ;

elle dit marteau, on corrigea : bom-bom ;

elle dit taper, on corrigea : pan pan ;

elle dit pipi, on corrigea : pissou ;

elle dit train, on corrigea : tchou-tchou ;

elle dit viens, on corrigea : ien, ien

(chiens et chats obéissaient à ce *ien*) ;

elle dit fesses, on corrigea : féfesses ;

elle dit ciseaux, on corrigea : clic-clic ;

elle dit brugnon, on corrigea : bunion ;

elle dit caramel, on corrigea : memel.

– Cette petite ne va jamais parler comme tout le monde,
déclara la propriétaire du *Lexique pour bébés*.

Face à la maison natale, avec sa perspective troublante,
se trouvait un bâtiment secret avec une voûte en verre
[extérieure

qui occupait tout un pâté de maisons ;

il portait un vague nom de magasin français

où vivaient d'estimables et concupiscentes

personnes entassées les unes sur les autres
qui en cachette mangeaient
des serviettes et des draps
pour paraître plus pâles,
mais il n'y avait là que quelques bureaux
et de noires machines à écrire,
et des dactylos honteuses
ressemblant aux courtisanes de Carpaccio.

Je dois décrire la maison natale
pour donner plus de relief aux souvenirs.
Cette maison se composait virtuellement
de quatre maisons qui communiquaient entre elles.
Dans l'une vivaient les parents avec leurs enfants ;
dans une autre, les grand-tantes
avec de nombreux domestiques ;
dans une autre vivaient, en tout cas pour elle vivaient,
car là-bas on lui donnait bonbons et sous neufs,
les bureaux de son père
avec un ou deux comptables tout pâles,
ou des secrétaires congestionnés
qui au milieu d'étagères pleines de classeurs et de
[papiers quadrillés,
inscrivaient des chiffres ;
dans une autre, une famille de chiens à poil long, aux
[noms anglais :
Ben, Bob, Jim, Fred, Tom, Paul,
qui appartenait à son oncle,

qui ne revenait jamais d'un long voyage en Europe,
 mais dont les lettres alimentaient en commentaires
 les repas de ses parents
 auxquels il avait confié,
 en plus des chiens,
 une douzaine de canaris
 orange et rose ;
 les premiers canaris orange et rose
 qu'il y eut à Buenos Aires ;
 et un piano mécanique avec des rouleaux de musique.
 La maison de ses parents
 communiquait avec celle de ses grand-tantes
 par une porte avec un miroir
 qui était située dans l'habilloir de sa mère
 et qui donnait sur l'escalier de service
 de la maison de ses grand-tantes, qui,
 à son tour, communiquait avec les bureaux
 par un patio
 avec quelques plantes sombres,
 de larges et tristes marches en marbre très blanches,
 et des baies vitrées que l'on n'ouvrait jamais car elles
 [donnaient accès
 à l'une des innombrables pièces de la maison.
 Elle pensait à cette maison comme aujourd'hui elle
 [pense au monde !

La maison des bureaux
 avait elle aussi un patio froid,
 nu et un peu sale,
 la suie y dansait les jours de vent,
 et le ciel demeurait très loin,

mais elle communiquait,
et c'était là un des grands mystères,
avec la maisonnette en bois des chiens et des canaris
par une porte en fer à la peinture écaillée.
Là vivait Gertrudis, l'infirmes aux taches de rousseur
à la retraite, qui s'occupait des chiens et des canaris.
Gertrudis Castro, c'est ainsi qu'elle s'appelait,
était peut-être fille de gitans et s'y entendait en
[sorcellerie ;
lisait-elle en secret les lignes de la main, ou dans les
[feuilles de thé,
le marc de café? Tirait-elle les cartes,
fabriquait-elle des philtres d'amour,
des poupées pour éloigner les mauvais esprits?
Guérissait-elle ou rendait-elle malade à distance
avec des vêtements ou des portraits du malade
qu'elle voulait soigner
ou du bien-portant qu'elle voulait rendre malade
ou tuer au bénéfice de ses clients?
On découvre tout cela dans la maison de ses parents
des années plus tard,
même si l'on avait soupçonné bien avant
quelque chose d'étrange dans sa conduite
et la relation qu'elle entretenait
avec certaines personnes qui allaient la voir.
« Peut-être coud-elle, brode-t-elle ou vend-elle des
[œufs frais
pour qu'on aille autant la voir?
Si les canaris étaient des poules tout s'expliquerait.
Pourquoi va-t-on la voir? »

se demandaient les tantes.

Elles pensaient qu'elle entretenait un commerce illégal
[de poules,
de chiens, mais pas une affaire de sorcellerie ;
de toute façon il fallait la surveiller.

Souvent on l'envoyait visiter ses grand-tantes.

Pourquoi ne l'envoyait-on pas plutôt
visiter les chiens ou Gertrudis,
avec sa béquille et son grigri ?

Le long voyage à l'aller lui semblait court,
long au retour,

car elle voulait ne jamais arriver à l'autre maison
et voulait toujours vite revenir à la sienne,
comme les chevaux à l'écurie.

Une de ses tantes s'appelait Diamelia,
l'autre Albina.

Dans sa petite enfance, elle les confondait.

Diamelia avait une tête de noix cassée,
Albina une tête d'abricot sec jaunâtre.

Elles étaient toujours vêtues de noir,
sauf le matin

quand elles enfilait cette mercerie de rubans et dentelles,
qu'étaient les liseuses, les *déshabillés*¹¹ ou les *peignoirs*¹²
[qu'elles portaient.

Par cette phrase plaintive,

« Moi, personne ne m'aime, personne ne m'embrasse »,
Diamelia l'accueillait.

Elle n'appréciait guère d'être la destinataire d'une
[phrase aussi longue
et durant quelques minutes elle restait immobile sur le
[pas de la porte,
jusqu'à ce que soient répétées
ces paroles qu'elle jugeait accusatrices :
« Moi, personne ne m'aime, personne ne m'embrasse. »
Alors elle obéissait à un ordre :
elle entra dans la chambre.
Elle voyait son reflet, avec son tablier blanc
et ses rubans dans les cheveux, dans les petits miroirs
[de la porte.
Elle n'était pas jolie et elle le savait. Aussi les visiteurs
[s'exclamaient-ils :
« Quels jolis cheveux, mais quels jolis cheveux. On
[dirait ceux d'une poupée. »
De multiples miroirs la reflétaient.
En entendant que Diamelia répétait
« Moi, personne ne m'aime, personne ne m'embrasse »,
elle savait qu'inévitablement elle devrait l'embrasser.
En sentant s'imprimer dans son cœur
comme sur sa peau
les motifs compliqués de la dentelle d'Irlande de la robe
qui la brûlait un peu,
elle déposait, non point sur sa joue,
mais dans le vide, le baiser demandé.
À cet instant elle se sentait coupable
de ce baiser dans le vide,
d'autant plus agréable.
Elle trouvait toujours Diamelia

BIBLIOGRAPHIE

Gallimard

FAITS DIVERS DE LA TERRE ET DU CIEL (nouvelles), 1974
traduit par Françoise Rosset
préface de Jorge Luis Borges, introduction d'Italo Calvino
MÉMOIRES SECRÈTES D'UNE POUPÉE (nouvelles), 1993, 2012
traduit par Françoise Rosset, avant-propos de J.-P. Bernès

Milan

LA TOUR SANS FIN (récit), 1992
illustrations de Christophe Montagut
traduit par Pierre Frémont

Christian Bourgois

LA PLUIE DE FEU (théâtre), 1997
traduit par Silvia Baron Supervielle
CEUX QUI AIMENT HAÏSSENT (roman policier), 1998
avec Adolfo Bioy Casares, traduit par André Gabastou

José Corti

POÈMES D'AMOUR DÉSESPÉRÉ (poésie), 1997
édition bilingue,
introduction et traduction de Silvia Baron Supervielle

Des femmes-Antoinette Fouque

LA PROMESSE, 2017
traduit par Anne Picard, avant-propos d'Ernesto Montequin

SENTINELLES DE LA NUIT, 2018
traduit par Anne Picard, avant-propos d'Ernesto Montequin

INVENTIONS DU SOUVENIR _____

Édition d'Ernesto Montequin

« Mais ses péchés à elle
étaient très différents,
aussi différents que les personnes sont différentes.
Sa mère, pure et joyeuse,
son père sombre et sévère,
sa cousine dévergondée et audacieuse,
sa nourrice saine et dévote.
Comment aurait-elle pu, dans cette liste
de péchés arbitraires, trouver le sien,
personnel et subtil,
si opposé aux manières de ses proches. »

S. O.

Silvina Ocampo (1903-1993) est une figure majeure de la littérature argentine. Durant sa jeunesse, elle étudie le dessin et la peinture à Paris avec Giorgio de Chirico et Fernand Léger avant de se consacrer à la littérature vers l'âge de trente ans. Entourée de figures littéraires imposantes – son mari, Adolfo Bioy Casares, son ami Jorge Luis Borges, sa sœur Victoria Ocampo, fondatrice de la revue et maison d'édition SUR –, Silvina Ocampo reste très attachée à son indépendance. Son œuvre littéraire est principalement composée de recueils de poèmes, de nouvelles et de courts romans. Depuis 2017, les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque ont entrepris de mieux la faire connaître en France. Elles ont publié *La promesse* (2017) et *Sentinelles de la nuit* (2018), également traduits par Anne Picard.

En couverture :

Silvina Ocampo enfant, 1908

© DR